

Yves Bichet

TROIS ENFANTS  
DU TUMULTE

*ROMAN*



MERCVRE DE FRANCE

L'auteur a bénéficié pour cet ouvrage d'une bourse d'écriture  
de la région Auvergne-Rhône-Alpes.



© *Mercurie de France*, 2018.

*Pour pouvoir dire la vérité, il nous faudra en faire  
une fiction.*

PAUL AUSTER



Fin de l'ancien monde. Une page se tourne. Les lycéens débarquent, indifférents aux discours et aux stratégies politiques. Ils installent partout leurs comités d'action et impriment une feuille de chou intitulée *Liaison* qu'ils distribuent devant les grilles de chaque établissement. C'est le retour de la loyauté et de l'incandescence, le renfort de la jeunesse, la preuve par le corps. Défier, courir, irradier... Rien ne laissait augurer pareille implication. Ils ont pris la mouche d'un coup avec leurs yeux brillants et leur verbe haut. Ils déambulent d'une rue à l'autre en ignorant le Parti communiste, la CGT, les maos ou autres corpuscules trotskystes qui fleurissent ci et là. Ils répugnent à se laisser canaliser. À Brossollette, ils ont commencé par brûler leurs bulletins de notes avant de voter la grève et l'occupation des locaux. Moi qui ai brûlé publiquement mes papiers militaires, j'imagine à quel point ce doit être jubilatoire d'en finir avec les notes et les appréciations. Ils ne sont à la botte de personne, refusent de chanter *L'Internationale* et ont des rêves plein les yeux. Ils manifestent en rigolant, en pleine lumière, insensibles aux soubresauts de ce monde qu'ils abandonnent. Ils sont beaux

et sauvages. Ils piaffent, ont envie de tout abolir, de tout embrasser.

Je vais écrire un article à leur sujet dans *Le Journal du Rhône*, cet hebdomadaire des nouvelles résistances dont je suis devenu correspondant depuis que *Le Progrès de Lyon* s'est mis en grève. Vingt-cinq pages, dix mille exemplaires distribués gratuitement pour supplanter la presse régionale. *Le Progrès* ne paraît plus et c'est une victoire. Les ouvriers du livre ont voté un premier arrêt de travail et la direction a réagi comme d'habitude en s'attaquant aux petits, aux précaires. J'ai été mis à pied après le rassemblement de jeudi dernier où deux palettes de journaux ont été détruites dans le hall d'honneur, cinquante-quatre liasses de quotidiens brûlées symboliquement pour dénoncer la relégation en pages intérieures du seul article évoquant les événements incroyables qui agitent la France. Ça n'a démonté personne. Avertissements, révocations et, le lendemain, trois colonnes à la une avec photos pleine page sur la fête de la Société française des roses organisée en l'honneur du maire de la ville, Louis Pradel. La Société des roses françaises faisant la nique aux révoltés de mai 68...

Fin des repentirs et de la mélancolie. Maintenant c'est la ville qui gronde, la rue qui brûle. Mon père Julien Combas va tirer son épingle du jeu grâce à son ancienneté dans l'entreprise, moi je suis viré. Pas grave. Je continue à observer, à témoigner, à courir de droite à gauche. Ce rôle de témoin agace Mila. Les photos, elle comprend à la rigueur, les commentaires, elle s'en fiche. Réfléchir ou analyser revient à gaspiller l'énergie et refuser de plonger dans l'action. Je ne suis pas aussi inactif qu'elle le dit, mais tout l'énerve ces jours, à commencer par cette révolution qui n'avance pas comme elle

voudrait et notre vie de couple qui sombre dans le conformisme petit-bourgeois. Elle m'en veut de quelque chose. Moi, je ne lui en veux pas, je l'aime et l'admire autant qu'au début, et ça aussi c'est petit-bourgeois. L'analyse, l'attachement, la consolation, tout est petit-bourgeois. J'ai raté deux fois l'examen du CREPS. J'ai abandonné l'idée de devenir prof de gym ou guide de haute montagne et j'ai paré au plus pressé exactement comme elle, en acceptant le premier boulot venu. Réflexe petit-bourgeois! Cinq piges par semaine payées au lance-pierre, une rédaction méprisante qui charcute chacun de mes articles, un job se résumant à quelques papiers sur la fête de la saucisse, les vendanges, l'anniversaire des mamies centenaires, le percement du tunnel de Fourvière et autres chiens écrasés. Pas folichon, tout cela... Sauf que Mila elle aussi est rangée des voitures. Plus du tout asociale, ma petite grilleuse. Elle est serveuse dans un bistrot du vieux Lyon, le Café du Soleil. Elle travaille la nuit et elle roupille le jour. Comme je pars chaque matin avec mes carnets et mon appareil photo, on se croise. On ne fait que se croiser. Au retour, on s'engueule. Normal. On s'engueule et on baise. On se débrouille assez bien dans les deux activités. Même passés de mode, nos corps arrivent encore à se combler. Ils s'agrippent et jouissent avec une belle minutie, bredouillant des bouts de phrases sans queue ni tête qui nous étonnent nous-mêmes. C'est peut-être ça, l'amour, un besoin toujours recommencé de se transvaser l'un dans l'autre. Mila me rétorque que l'amour n'a rien à voir avec une quelconque vidange. Nous ne sommes pas des animaux... Après quoi elle prend ma tête dans ses mains et, paradoxale, souveraine, avec un rôle de bête acculée, me tire jusqu'à son ventre. Elle serre les cuisses et

m'emprisonne le visage comme si le temps s'arrêtait là, entre ses jambes contractées et immobiles. Je suis emmuré dans ses muscles. Je respire son odeur et me dis qu'on revient toujours à la prison de chair. Nous l'avons fuie avec des vagissements de nourrissons et nous y revenons avec des ritournelles d'amoureux. Aucune gloire à cela, aucune excuse non plus, aucune nostalgie. Mila est enragée. Mila est pleine de grâce. Mila sent le papillon et la pomme reinette. Sa peau est infiniment plus douce que ses paroles. Voilà notre existence. Un influx chaotique, outrancier, fantasque, une façon de résister par le corps alors que tout autour la déliquescence de la société saute aux yeux. Le vieux monde est à bout de souffle.

*Lyon, 24 mai 1968*

Mila a les cheveux longs et porte toujours le même foulard bleu autour du cou. Elle m'attend de pied ferme sur la rive droite du Rhône. Les compagnies de CRS commencent à se déployer le long du quai. Les flics semblent complètement désorganisés. Ils courent partout. Je dépasse une colonne de fourgons alignés sous le couvert des arbres, brandis ma carte de presse et désigne l'autre rive, le côté opposé. Bizarrement ça marche. Trop occupés par leur manœuvre, les gendarmes mobiles me laissent passer. Je les remercie d'un signe de tête, traverse le pont Lafayette au pas de course et rejoins la presqu'île et les beaux quartiers. Trois cents mètres plus bas une barricade flambe, tenue par un groupe d'étudiants au milieu duquel trône Mila Galpérine qui harangue les passants en tapant sur une bassine... Je sors mon Instamatic et tire le portrait de mon amour debout devant le barrage, les pieds dans les gravats, ma belle égérie de la révolution cheveux au



vent et drapeau noir à la main. Elle me gueule d'arrêter mes conneries. L'ambiance est nettement plus pesante de ce côté-ci du Rhône. Les sirènes retentissent au loin, la fumée tourne à l'angle des immeubles, les explosions se multiplient, des jeunes gens casqués et chevelus filent d'un groupe à l'autre en proposant de suivre les consignes du Mouvement du 22 Mars, rejoindre la préfecture, attaquer carrément le cœur du système, encercler le bâtiment, amener la révolte devant ce lieu hautement symbolique et, pourquoi pas, prendre deux ou trois fonctionnaires en otage pour montrer notre détermination, matérialiser la violence ailleurs qu'à Paris. Dès le lendemain, les gardes mobiles disponibles dans la région devront se concentrer autour de l'agglomération lyonnaise, ce qui allégera la pression sur la capitale et attisera l'incendie dans l'hexagone. Mila rigole. Connerie... On n'y arrivera jamais. Elle renvoie les maos et les trotskards à leur stratégie de troufions et accueille les lycéens avec son beau sourire confiant, leur distribue des casseroles et des foulards mouillés, leur ordonne de rester là, de renforcer le barrage.

La fumée est en train d'envahir les quais. Des lacrymogènes explosent derrière nous aux Cordeliers et rue de la République. Les fenêtres des grands immeubles bourgeois se ferment les unes après les autres, les lumières s'éteignent, les volets claquent. Plus un véhicule ne circule. On se demande ce que fabriquent le Parti communiste et la CGT. Ils traînent comme d'habitude. Ils vont se pointer avec leurs mots d'ordre calibrés, leurs banderoles, leur service d'ordre. Les maos idem, mais avec des barres de fer. Ces théoriciens de la révolution et de la lutte des classes tentent de prendre le train en marche et paniquent à la perspective d'être dépassés par les